

Les Chevaliers de l'As de Pique

I

DON JUAN.

Deux hommes venaient de se rencontrer dans le couloir des premières loges de l'Opéra.

—Eh bien ? demanda le plus âgé, vieillard aux cheveux blancs comme la neige.

—Je crois que ce sera pour cette nuit, répondit l'autre, jeune homme de vingt-huit à trente ans.

—Cette nuit ?

—Ce matin, puis à quatre heures, on est venu me chercher, mais ce n'étaient que de fausses alertes.

—Vous ne craigniez pas qu'un autre vous prévienne ?

—Grâce à l'intérêt qu'elle est censée m'inspirer, et qu'elle m'inspire réellement, je suis certain qu'on n'ira pas ailleurs.

—Au fait, elle ne doit pas avoir vingt francs chez elle.

—On viendra me chercher, même ici, je ne fais pas un pas sans dire aux concierges où je vais.

—Bien.

Le jeune homme regarda le vieillard avec une expression de curiosité, inquiète ; mais celui-ci ne sourcilla pas.

—Exécutez mes ordres, dit-il, les plus grands intérêts, songez-y, Berthold, les plus grands intérêts sont attachés à cette femme.

—Une de plus ou de moins !...

—Ce n'est pas ainsi que vous devez la considérer. Elle est douée d'une intelligence supérieure et je mets le plus grand prix à ce qu'elle nous soit acquise.

—Je me suis informé, elle paraît avoir dans son passé quelque mystérieuse histoire, concernant un homme du monde qu'elle poursuit visiblement, dans un but que j'ignore ; c'est un certain comte de Ferreira, un Portugais.

—Je le connais.

—Ah !

—Il n'est pas inutile que vous le connaissiez aussi, mon cher Berthold, car j'ai également des projets sur son compte.

—Quel homme est-ce ?

—Don Juan da Ferreira va prendre à vos yeux de grandes proportions, prenez garde de l'admirer. C'est un roman en action, jusqu'à ce jour.

—Oh ! parlez vite alors.

—Il a en effet servi dans la légion étrangère d'Afrique, et à la suite des premières guerres de la conquête de l'Algérie il était déjà parvenu au grade de capitaine, lorsqu'une querelle qu'il eut avec un général, au milieu d'un dîner, à Marseille, l'obligea de donner sa démission. Il voulait pouvoir provoquer celui que les lois de la hiérarchie militaire lui faisaient sacré. Cependant le ministre eut vent de cette provocation et menaça le comte de le faire expulser de France s'il y donnait suite ; mais il avait des amis non moins puissants que le maréchal ; de sorte qu'il obtint en très peu de temps sa naturalisation. Une fois Français, le duel était inévitable : le général fut tué.

—Cela commence bien, en effet.

—Ferreira, forcé de fuir, partit pour le Portugal où, précédé par une réputation de bravoure méritée, car il l'avait prouvée sur les champs de bataille, et par le retentissement de son duel, il produisit la plus grande sensation dans la haute société. Il attira ainsi les regards de la senora Leonora, fille du marquis da Silveira-Castel-Branco, l'une des plus riches héritières du royaume. La jeune fille n'était peut-être pas excessivement éprise ; mais habilement tournés par un officier français, elle ne pouvait tarder à se laisser entraîner. Un prêtre légitime l'union, et les deux époux partirent pour la France, espérant voir bientôt s'apaiser la colère du marquis da Silveira-Castel-Branco, le plus fier hidalgo du Portugal.

—En France ?

—Ils se cachèrent à Saint-Malo sous prétexte de bains de mer ; mais la fille correspondait avec sa mère, de sorte qu'un soir, au moment où le comte rontrait chez lui, il fut accosté au coin d'une rue par le marquis. Celui-ci était un terrible homme, il n'entendait pas facilement la plaisanterie et ordonna à son gendre de le suivre sur le bord de la mer. Don Juan comprit quelle serait l'issue de cette entrevue et prévint sa femme, par un billet, qu'il était obligé de partir pour Paris et qu'il n'avait pas même le temps de l'embrasser. Il partit avec son beau-père pour l'Espagne, et sur les bords de la Binassoa même, avec deux premiers venus pour témoins, un duel acharné commença. Don Juan fut blessé, mais il tua...

—Il tua le commandeur, comme le don Juan de Mollière et des Espagnols ?

—Précisément. Il fit embaumer avec soin son beau-père par un médecin de Bordeaux, et l'expédia pour Lisbonne, après quoi il reprit sa route vers Saint-Malo.

—Oh ! mais c'est un fier homme que ce Brésilien naturalisé Français ! fit Berthold avec l'expression d'un fin connaisseur.

—Don Juan était blessé. Il ne put arriver jusqu'à Saint-Malo, et fut forcé de s'arrêter en route, à Pleneuf, à quelques lieues de la ville où était restée sa femme. Epuisé d'argent, il voyageait seul, de sorte qu'il fut recueilli dans une famille de pêcheurs où il fut soigné avec la plus vive sollicitude.

—Et où il fit venir sa femme !...

—Ah bien oui ! ce fut sa première pensée ; mais il y avait dans cette maison, à côté d'un vieillard infirme, une jeune veuve d'une beauté extraordinaire ; et quand il l'eut vue, quand il eut été soigné par elle, quand il s'aperçut que le cœur de cette jeune femme n'était pas insensible à un peu plus que de la pitié, il lui laissa croire que de son côté il était libre.

—Je comprends.

—Non l'histoire est beaucoup moins simple que vous ne croyez : Don Juan est le modèle des maris, il est revenu vers sa femme, aussitôt rétabli.

—Ah ! mais vous n'avez pas fini l'histoire. Une fois le commandeur... Non ! une fois le marquis mort, sa veuve a pardonné.

—Complètement. Mais il y a un testament de M. de Castel-Branco qui déshérite sa fille, s'il ne naît pas d'enfant de ce mariage contracté sans son consentement.

—Je parierais cent contre un que don Juan ne tardera pas à être père.

—C'est fait d'aujourd'hui.

—Parbleu !

—Malheureusement c'est une petite fille, et de plus, elle est chétive... Elle n'a pas le souffle, sa vie ne tient qu'à un fil.

—C'est un drame qui commence, reprit Berthold, absolument comme à l'Ambigu.

—La sonnette du foyer retentit en ce moment, et les deux interlocuteurs regagnèrent leurs stalles, chacun de son côté.

Mais il n'y avait pas cinq minutes que le rideau était levé sur le deuxième acte de *la Favorite*, que le contrôleur de l'orchestre venait prier à voix basse le docteur Berthold de se rendre en toute hâte rue Martel.

En passant devant tout le monde pour sortir, le jeune médecin porta ses yeux vers le balcon et rencontra le regard du vieillard.

Il y avait dans ce regard une telle fixité, une expression si absolue de volonté impérieuse que Berthold, malgré son vif désir d'obéir aux ordres secrets qu'il avait reçus de cet homme, ne put s'empêcher de tressaillir.

Le lendemain matin, — c'était par l'une des plus rudes matinées du mois de janvier de l'année 1841, — deux déclarations de naissance étaient régularisées à la mairie d'arrondissement, alors place des Petits Pères : celle de Marie, déclarée fille de Jean Kerlés et de Marguerite Tingry, et celle de Marie, fille du comte da Ferreira et de Léonora da Silveira-Castel-Branco.

Était-ce bien simple hasard ? Les deux enfants devaient également recevoir en famille le doux nom de Fleur-de-Marie.